

# «La recherche permet de fermer la porte au négationnisme en révélant l'entreprise de dissimulation du génocide»

---

Libération · 28 janv. 2019 · Recueilli par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

---

Que sait-on aujourd'hui des génocides? Les recherches les plus récentes ont-elles renouvelé la manière d'aborder les crimes de masse? Comment les enseigner et lutter contre le négationnisme? En mai 2016, Najat Vallaud-Belkacem, alors ministre de l'Education nationale et de la Recherche, lançait la «mission génocides». Soixante-quatre chercheurs (historiens, anthropologues, sociologues, etc.), français et étrangers, ont travaillé durant près de deux ans pour faire un bilan des savoirs sur la question. Leur rapport, rendu en février 2018, vient d'être mis en ligne par la Documentation française et publié, sous une forme allégée, par les éditions du CNRS, avec une préface de la sociologue Dominique Schnapper et une postface de l'historien Henry Rousso. Le rapport revient sur les avancées de la recherche et sur la place croissante prise par la question génocidaire dans l'enseignement depuis les années 90. Entretien avec l'historien Vincent Duclert, spécialiste de l'affaire Dreyfus, qui a présidé la mission.

Qu'enseigne l'école actuellement sur les génocides?

Les programmes des collèges et lycées intègrent l'étude de la Shoah et du génocide des Arméniens. Les professeurs des écoles peuvent aborder l'extermination des Juifs d'Europe dans leur enseignement de la Seconde Guerre mondiale. L'enquête souligne l'investissement remarquable des professeurs : ils réalisent des dossiers avec leurs élèves, montent des «semaines de la mémoire» dans leur établissement, travaillent collectivement sur la question des témoignages.

Le génocide des Tutsis ne figure pas dans les programmes?

Pas pour l'instant, mais certains enseignants choisissent d'en parler à leurs élèves. L'écrivain franco-rwandais Gaël Faye, auteur de *Petit Pays* (Grasset, 2016), a joué un rôle essentiel en se déplaçant dans les classes. L'objectif est de pallier cette absence. Jean-Michel Blanquer souhaite alerter le Conseil supérieur des programmes sur l'importance de cet enseignement. Nous avons souligné par ailleurs l'erreur qui consisterait à réduire ce génocide à la case «conflits interethniques en Afrique», nourrissant la chaîne des préjugés qui font le lit du négationnisme. Nous avons affaire à un génocide en bonne et due forme.

Les recherches actuelles sur la Shoah peuvent-elles encore apporter du neuf? Oui, c'est un domaine de recherche qui se renouvelle, particulièrement en France. Il existe une école française sur la Shoah. La présidence de Jacques Chirac lui a donné une forte impulsion en reconnaissant, en 1995, la responsabilité de l'Etat français dans la rafle du Vél d'Hiv, puis en mettant en place, en 1997, la mission Mattéoli sur la spoliation des Juifs de France.

L'ouvrage pionnier de Raul Hilberg, la Destruction des Juifs d'Europe (1961), centrait son analyse sur la machine exterminatrice nazie. Désormais, les angles se modifient et s'élargissent : l'historien Christian Ingrao montre que le nazisme, ses élites et ses territoires se sont pensés dans la destruction des Juifs d'Europe. De son côté, Johann Chapoutot [chroniqueur à Libération, ndlr] a mené un travail sur l'obsession de pureté raciale des nazis. Ils étaient persuadés que s'ils ne détruisaient pas les Juifs, la race allemande périrait.

Existe-t-il de la même façon une spécificité française sur le génocide cambodgien ?

Non, c'est un angle mort que pointe le rapport. La recherche se heurte à des freins culturels et idéologiques, au premier rang desquels figure la complaisance, assez taboue, de l'extrême gauche à l'égard des Khmers rouges, cette même extrême gauche qui se félicitait de la Révolution culturelle chinoise. Un autre obstacle réside dans la culpabilité française à l'égard de la colonisation, attitude honorable, mais qui empêche de regarder certaines réalités, comme les violences raciales à l'oeuvre dans la société cambodgienne. Ces deux facteurs ont pesé dans l'absence de recherche collective en France. Ceux qui travaillent actuellement sur les crimes des Khmers rouges sont isolés. L'une des vertus de notre mission aura été de faire émerger un groupe de travail international sur les génocides qui s'institutionnalisera demain avec les moyens du CNRS.

Que révèlent les approches comparées des génocides ?

Les paysages sont les mêmes, des paysages de mort, totalement vides. Il ne reste souvent rien pour témoigner. Ce phénomène est au coeur du film de Wang Bing les Ames mortes sur les survivants des camps de rééducation chinois: aucun monument qui rappellerait les camps ne doit voir le jour. Le même silence et la même invisibilité traversent le livre de Yang Jisheng sur la grande famine en Chine, Stèles (Seuil, 2012). A Auschwitz, il ne restait rien ; des baraques, point final. Il en va de même avec le génocide des Tutsis : les corps furent jetés dans les fosses septiques. Ces vides ont longtemps ouvert la porte au négationnisme. Aujourd'hui, leur étude permet de révéler la dissimulation qu'implique l'entreprise génocidaire.

Les bourreaux se sont-ils inspirés les uns des autres ?

Absolument. Ce que nous considérons comme le premier génocide est celui des